





CRATYLE  
POUR MÉMOIRE

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-454-4

ISSN 2417-7954

© 2017 Lionel-Édouard Martin & éditions Publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Guillaume Vissac

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

Dépôt légal : janvier 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions Publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder  
sans surcoût.

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

# Cratyle pour mémoire

*Petites proses sur fond de mots*





# I

*Je suis porté à croire, que tout ce que nous avons vu, connu, entendu, aperçu, jusqu'aux arbres d'une longue forêt, que dis-je, jusqu'à la disposition des branches, à la forme des feuilles, et à la variété des couleurs, des verts et des lumières ; jusqu'à l'aspect des grains de sable du rivage de la mer, aux inégalités de la surface des flots soit agités par un souffle léger, soit écumeux et soulevés par les vents de la tempête, jusqu'à la multitude des voix humaines, des cris des animaux et des bruits physiques, à la mélodie et à l'harmonie de tous les airs, de toutes les pièces de musique, de tous les concerts, que nous avons entendus, tout cela existe en nous à notre insu.*

DIDEROT,  
*Éléments de physiologie*





L'écriture, retourne-t-elle à l'amont, quelquefois, dans ces collines, « puys » ou « peux » – et tant d'autres variantes –, que seule fréquente encore l'onomatistique ? Vieilles sources – nous n'y remontons plus, ou guère, ni pour l'écrevisse, pourtant rabouilleurs en diable, ni pour la phrase, ni pour, ruisseau brouillé, le paragraphe. Les hauteurs sont mortes, d'où l'idiome avalait. Plus rien, sur les sommets – que le latin, le gaulois, le german, et toutes ces langues aujourd'hui in-parlées : temples vides, infréquentés, colonnes encore à peine debout dans l'appel de la seule foudre et de la ruine.

Pourtant, l'ombilic de toute parole se noue dans l'étymologie, qu'il n'est pas vain de vouloir chercher sur le ventre usé des vieux mots mâchés et remâchés pendant des millénaires : parce qu'alors, ils ne sont plus simplement immédiats, et que la littérature se nourrit d'autre chose que de l'immédiateté du quotidien : d'une nourriture tirée de plus haut que le niveau de la mer, dans toute la force de hauteurs côtoyant ce ciel où les morts dorment leur sommeil, bercés par la musique des sphères. Le reste est simple accident crevant le cours monotone et plat du fleuve : martin-pêcheur extirpant l'ablette, éclat d'argent vite raflé par le soleil.

On comprend, à l'usage des mots, que même rongés pendant des millénaires par l'âpreté des langues, il demeure dans leur être sonore les vestiges d'une justification originelle, et qu'il appartient au poète de fouiller leurs décombres pour l'en extraire. Pas de pelle ni de pioche ni de truelle : juste outillé d'un imaginaire enraciné dans l'enfance et qui vibre, détecteur, quand d'un coup la trouvaille est révélée et qu'elle se met à jaboter avec les autres mots, bec ouvert pour la ventrée d'échos, tout, soudainement, créant sens et continuité dans l'entourage informe.

On doit pouvoir parler d'*épiphanies lexicales* quand brusquement s'opère cette métamorphose et que le « mot de la tribu », dégagé de la gangue où il était enfoui depuis des siècles, s'affirme comme renaissant, jeunot, béjaune, à peine recouvert d'un duvet gracile où n'est plus enfoncée la plume, tenace à la poigne qui voudrait l'arracher. Tasse de thé, madeleine : même phénomène où se manifeste la pure essence, désengagée du quotidien ; quelque chose alors tremble, suscité par la mémoire, heurte une espèce de gong qui résonne et va cueillir, des mains rondes de ses ondes, des fruits à compote et à confiture.

C'est tout petit, tout jeune, qu'on est le plus apte à pressentir le divin, à en percevoir l'évidence – adulte, on s'enterre dans la mathématique, et seuls les astronomes ont un peu l'œil au ciel. Mais tout petit, tout jeune, à la survenue de la langue : l'arbre est secoué par autre chose que le vent, le fruit ne tombe pas du fait de l'attraction terrestre – une main, derrière tout ça, brutale, qui force le respect, l'invisible paume d'un être invisible, remueur en diable ou peut-être en dieu, qu'on peut toujours nommer puisqu'il n'a pas de nom, de nom qu'on sache, en tout cas.

Tu vois l'allumette approchée du gaz et le gaz s'enflamme, et ta grand-mère a soufflé sur le bout de bois qui s'est éteint, noir, fuligineux : quand Dieu s'époumone, il attise de la sorte les feuillages d'octobre, puis en hiver les branches arborent les stigmates du feu. L'écorce, au printemps, ce qui la boursoufle et la troue, c'est quoi donc ? la *sève* ? Mais la sève, justement, c'est quoi donc, une eau quasiment sèche, incolore, et qui croirait que cela presse les bourgeons jusqu'à l'éclatement de l'épiderme – le sang, lui, vif, coule au bec de la poule, coule, rouge, à l'œil du lapin, parce qu'il a cette couleur qui l'apparente au cœur, et ça rime, s'accorde, tandis que la sève...

*Tandis, oui, que la sève* : il faut imaginer, sous l'humus, quelqu'un de transparent, peut-être un cœur

de cristal, qui pompe cette eau qui lui ressemble – peut-être un mort, un de ces morts qui sont au ciel et qui sont dans la terre, et qui sont partout, creusant le sol, épaulant les nuages – à qui l'on parle encore et que l'on recommande, priant le soir, à la croix couronnée de buis refoulant les orages.